

## *II. Histoire culturelle / Culturele geschiedenis*

«**Mathilde : regards sur un mariage princier**»

Liège, Editions de l'Université de Liège, 2000, 126 p.

Depuis plusieurs années, différents observateurs de notre vie publique s'accordent à relever la perte d'influence progressive du souverain dans la 'donne' politique du pays. Désormais, la fonction royale semble se réduire à une représentation symbolique de l'Etat, du Pouvoir. En général, le citoyen ordinaire ne la perçoit plus, sur les petits écrans de télévision, qu'à l'occasion de rituels cycliques (21 juillet, 11 novembre, jour de l'an), lors de sorties au caractère cérémoniel plus ou moins accentué ou lors de plus rares encore discours convenablement aseptisés. Tout cela s'effectue à l'aune de ce consensualisme mou qui paraît décidément être la caractéristique majeure de notre époque.

Pourtant, cette monarchie de moins en moins présente dans la Cité continue à susciter l'intérêt du public... ou des faiseurs d'opinion. Depuis une petite décennie, les ouvrages relatifs à la dynastie ou à ses membres les plus représentatifs tendent à se multiplier. N'est-ce pas la preuve que

subsiste toujours une fascination pour la Couronne, ses pompes et ses œuvres ? Les chroniqueurs se sont surtout attachés à la figure du roi Baudouin, peut-être parce que d'aucuns avaient apprécié la dignité de la vie de l'homme privé, le sens du devoir de l'homme public, à moins que ce ne fût son adhésion manifeste aux normes les plus strictes de l'éthique chrétienne<sup>2</sup>.

Son frère cadet, Albert, prince de Liège, qui fut amené à lui succéder sous le nom d'Albert II, ne souleva pas au départ une telle curiosité. Au moment de sa prestation de serment, beaucoup le tenaient pour un monarque de transition qui s'appliquerait à suivre les traces de son aîné, sans remous et sans rumeurs. Cette 'mission' accomplie, son fils Philippe, dûment marié, dûment formé à la tâche, n'aurait plus eu qu'à accéder au trône. Ce 'plan de carrière' tout tracé n'était pas très exaltant et ne parut guère stimuler les imaginations des biographes potentiels. Ceux qui se risquèrent dans cette voie – Luc Neuckermans et Pol Van den Driessche, Jo Gérard, Pierre Houart<sup>3</sup> – donnèrent volontiers dans le genre historico-anecdotique plutôt que de s'attarder à des considérations élevées. Un simple coup d'œil sur ces productions permettait de voir très rapidement que l'on était loin des

études savantes mais austères d'un André Molitor (*La fonction royale en Belgique*) ou d'un Jean Stengers (*L'action du Roi en Belgique depuis 1831*), pour ne citer que ces noms.

Il est vrai qu'à partir de 1995-1996, la Belgique eut d'autres chats à fouetter. Invitées par les médias à communier dans les spasmes lacrimaux de l'affaire Dutroux, ébranlées par la découverte d'une série de dysfonctionnements de nos corporatismes fédéraux, régionaux et communautaires, les populations découvraient soudain les vices d'un système dont elles s'étaient jusque-là très bien accommodé. Elles s'en montrèrent fort marries, et cette macération assez glauque aurait pu s'éterniser. En effet, au seuil de l'été 1999 éclatait le scandale d'un empoisonnement à la dioxine de différentes denrées alimentaires tandis que se mettaient à circuler dans le public de vieilles rumeurs longtemps réservées aux seuls milieux aristocratiques : faisant fi des préceptes moraux que se devait d'afficher en toute occasion le chef de la famille royale, Albert, alors encore prince, aurait donné à son contrat de mariage quelques coups de canif, sous la forme d'une enfant naturelle, Delphine. Le "ragot infâme" (*dixit* le Palais) ne mit guère de temps à être couché sur le papier par une plume

2 En peu de temps, une dizaine d'ouvrages s'attachèrent à retracer la vie du défunt Roi. Leur tonalité oscillait de l'éloge outrancier (Stéphane DE LOBKOWICZ, *Baudouin*, Braine-l'Alleud, J.M. Collet, 1994) à des tentatives d'approche plus scientifiques (*Le roi Baudouin. Une vie – Une époque*, Bruxelles, Crédit communal/Racine, 1998, voir commentaires, *supra*) mais sans doute venaient-ils tous trop tôt pour éviter les pièges du "De mortuis nihil sine bene".

3 LUC NEUCKERMANS & POL VAN DEN DRIESSCHE, *Albert II : sur les traces de Baudouin Ier*, Bruxelles, J.M. Collet, 1993; JO GÉRARD, *Albert II et sa famille*, Braine-l'Alleud, J.M. Collet, 1933 et PIERRE HOUART, *Deux mille ans d'histoire princière : de la Belgique romaine à Albert II*, Braine-l'Alleud, J.M. Collet, 1997.

inspirée, quoique juvénile <sup>4</sup>, et plusieurs personnes tenues pour bien informées s'empressèrent de confirmer la chose <sup>5</sup>. La vertu du monarque chancelant, n'assistait-on pas au vacillement de l'ultime pilier du temple Belgique ? Et le prince Philippe, héritier du trône, se morfondait toujours dans le célibat à l'approche de la quarantaine...

Heureusement, Mathilde d'Udekem d'Acoz survint dans cette déréluction. Armée de son plus gracieux sourire, elle rencontra le prince dans un modeste château. Il l'aima et le ciel redevint bleu pour tous les Belges. Commença alors un joli conte de fées prodigué par ceux-là même qui, l'instant d'avant, priaient le peuple de battre sa coulpe et de méditer dans la morosité sur les fins dernières du pays.

La 'Malthildomania' fut répandue généralement sur les ondes ainsi que dans la presse dès l'annonce des fiançailles (septembre 1999); touchante d'unanimisme, elle atteignit des sommets à l'approche des cérémonies de mariage (décembre) ou à l'occasion des 'Joyeuses Entrées', orchestrées pour exhiber les tourtereaux princiers. Dès ce moment, plus personne n'évoqua les 'frasques' supposées du bon roi Albert dans sa folle jeunesse; dans le même temps, les vitrines des

librairies se garnirent de publications de circonstance <sup>6</sup>. Disons-le encore au risque de nous répéter, la plupart de ces ouvrages faisaient montre d'une objectivité à peu près nulle, leurs auteurs semblant s'ingénier à imiter ces journalistes qui, chaque matin, s'extasiaient sur les zygomatiques de Mathilde, sur sa robe, etc...

Cette marée de prose couleur guimauve ne pouvait évidemment satisfaire ceux qui avaient conservé un zeste de bon sens ou de relativisme. Dans cette course au conformisme béat, l'université de Liège aura eu le rare mérite de procéder à une approche critique de l'événement en demandant à plusieurs de ses chercheurs d'en appréhender rationnellement la signification et l'impact sur la société civile. Il s'agissait également de profiter de l'opportunité pour procéder à une mise en perspective de l'institution monarchique dans ses rapports avec la nation, avec l'opinion publique. Un intéressant petit ouvrage sorti de cette réflexion scientifique. Philippe Raxhon et Francis Balace, historiens bien connus attachés à ladite université, abordent la question selon deux axes de recherche sensiblement différents. Le premier s'attache à examiner les conditions qui permirent l'établissement de la dynastie des Saxe-Cobourg-Gotha dans la Belgique indépendante de 1830-1831

4 Mario DANNEELS, *Paola. De la dolce vita à la Couronne*, Bruxelles, Editions Luc Pire, 2000.

5 D'autres rumeurs se répandirent sur le compte des princes Philippe et Laurent. Jacques A.M. NOTERMAN en a répertorié quelques-unes dans *La République du Roi. Une photographie de la monarchie belge d'aujourd'hui*, Braine-l'Alleud, J.M. Collet, 1999. Les amateurs de 'petite histoire' pourront recourir à cet ouvrage dont la liberté de ton est remarquable.

6 Fernand COLLEYE, *Princes de l'an 2000. Philippe et Mathilde*, Bruxelles, Vander, 2000; Luc CORREMANS, *Philippe et Mathilde*, Braine-l'Alleud, J.M. Collet, 2000 et Jean BASTIAENSEN, *Philippe et Mathilde. Deux familles chargées d'histoire*, Bruxelles, La Longue Vue, 1999.

(“Quand la Belgique épousait la monarchie”, p.7-40).

Francis Balace, lui, recourt à une analyse psycho-affective pour expliquer la nature des relations qui unissent le peuple à un souverain héréditaire... ou à une souveraine. (“Aux frais de la princesse”, p. 53-82). Selon lui, si la monarchie peut être interprétée comme la personnalisation/personnification d’un système politique, elle représente bien davantage au regard des simples gens. La recherche de similitude identitaire et affective entre souverain et citoyens s’apparenterait en partie à la quête du Père, du Protecteur, du Roi-Justicier. Quête devenant particulièrement intense dans les moments de grandes émotions populaires. Alors, ainsi que le note justement Francis Balace, “le peuple ne voit [plus] ses princes comme ils sont (...) ni même comme ils devraient idéalement être mais comme [il voudrait] qu’ils soient, notion fluctuante et changeante”. Là résiderait évidemment un danger pour cette institution. Une certaine catégorie de la population ne continue-t-elle pas à attribuer au souverain le rôle d’un intercesseur efficace, voire d’un redresseur de torts alors qu’il a de moins en moins de pouvoirs réels ? En somme, le Roi peut se retrouver prisonnier de son image traditionnelle. Dans ce système de représentations, la place assignée à la Reine n’est pas négligeable; elle est la Mère, beaucoup plus qu’une femme *stricto sensu*. Le thème de la maternité ne parle-t-il pas toujours au cœur des masses et ne tend-il pas, dans les phases de désarroi, à une semi-identification avec le culte marial ? On le constata par exemple lors du décès tragique de la reine Astrid, en 1935. On perçoit beaucoup d’irrationnel

dans ces attitudes, et beaucoup de sentimentalisme exacerbé. Ceux qui y succombent se retrouvent bien loin de cette ‘république couronnée’ voulue par les constituants de 1830 et sont même prêts à renouer d’une certaine manière avec la fonction magique de la royauté d’Ancien Régime. Si le roi savait...

D’ailleurs, l’anthropologue Pierre Petit rattache le caractère spectaculaire du mariage princier à une volonté de ressourcement communautaire (“La Caravelle de soie”, p. 83-100), telle qu’elle est appliquée depuis l’aube des âges par les sociétés dites primitives. Ainsi que le sociologue Durkheim l’a avancé en son temps, il n’existe pas de société policée qui ne sente le besoin de raffermir périodiquement “les sentiments collectifs qui font son unité et sa personnalité”. Dans cette optique, il est entendu que les protagonistes de ‘rituels organisés’ que représentent ces cérémonies sont des ‘acteurs en représentation’. Une autre anthropologue, Chris Paulis, s’est livrée à un décryptage studieux de la prose débitée par les médias lors des différentes cérémonies (“Du prince consort au prince qu’on sort”, p. 101-115). Ici aussi, ses conclusions sont sévères quant à la teneur intellectuelle des propos entendus. Ceux-ci lui apparaissent sortir tout droit “d’une école secondaire (...) ou du dernier livre de la collection Harlequin”. Cette même conscience de l’infantilisation systématique du public a soulevé l’irritation d’un journaliste du *Soir*, Christophe Haveaux, qui a confié au livre tout le mal qu’il pensait des ‘Mathilderies’ distillées dans la presse ou sur les petits écrans. Son alacrité aurait peut-être été mieux à sa place, en temps opportun, dans les colonnes du quotidien

vespéral... qui s'était bien gardé alors de rompre le consensualisme de rigueur.

Toujours est-il que, malgré les sceptiques, les grincheux et ses thuriféraires trop zélés, la monarchie, même adaptée aux normes de notre système démocratique, semble avoir conservé en cette fin de siècle un certain rayonnement sur la vie de la Cité, indépendamment de ce qui se dit au sein du 'colloque constitutionnel'. Elle a non seulement su garder son emprise sur les foules candides, sensibles à l'imagerie d'Epinal (et peu capables de distinguer l'apparence de la réalité) mais elle a aussi maintenu une capacité d'attraction sur tous ceux qui voient en elle la clef de voûte du Système. A tort ou à raison, elle incarne l'ordre, la stabilité, la sécurité dans un monde de plus en plus changeant et perturbant. Enfin, par sa présence, par son action, elle continue à prodiguer ces marques de distinction sociale toujours prisées par ceux qui les reçoivent. Des hochets de vanité, sans doute, mais la vanité n'est-elle pas un sentiment humain ?

Si les Rois ne guérissent plus aujourd'hui les écrouelles, ils se montrent encore capables d'accomplir de menus miracles. Ne les a-t-on pas vu ainsi octroyer tortil et blason à plus d'un 'vieux lutteur socialiste' méritant ? Preuve qu'ils ont le sens de l'humour. Ou qu'ils ont conservé un peu du machiavélisme de leurs ancêtres.

*Alain Colignon*